

Traits d'union. Au XI^e siècle quelques scribes commencent à mettre un simple trait à la fin des lignes, lorsque le dernier mot est séparé et réparti sur deux lignes. Au XII^e siècle on emploie ce trait plus souvent (pl. 78a. 78b. 79a). Quelquefois on ne se contente pas de mettre un trait à la fin de la première ligne, mais on en met aussi un autre au commencement de la ligne suivante.

Ornementation des manuscrits carolingiens. Voir H. Janitschek, *Geschichte der deutschen Malerei*, Berlin 1889, et *Die künstlerische Ausstattung des Ada-Evangeliars und die karolingische Buchmalerei* (dans *Die Trierer Ada-Handschrift*, Leipzig 1889, p. 63); de plus F. F. Leitschuh, *Geschichte der karolingischen Malerei, ihr Bilderkreis und seine Quellen*, Berlin 1894; Swarzenski, *Denkmäler der süddeutschen Malerei des frühen Mittelalters* (1^e partie : *Die Regensburger Buchmalerei des 10. und 11. Jahrhunderts*, Leipzig 1901; 2^e partie : *Die Salzburger Malerei von den ersten Anfängen bis zur Blütezeit des romanischen Stils*, Leipzig 1908). Voir aussi Fr. Wickhoff, *Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Österreich* (en Tyrol, à Salzbourg, en Carinthie etc., Leipzig, depuis 1905).

On ne connaît aucune ordonnance de Charlemagne sur l'écriture; et aucun modèle d'écriture de quelque école carolingienne ne nous a été conservé. Il faut bien supposer « que le perfectionnement de l'écriture ne s'est pas produit grâce à un modèle déterminé, mais s'est trouvé assuré par le soin, la pratique et le goût des copistes. Le copiste novice apprenait du copiste exercé, ainsi on avançait continuellement dans les différents *scriptoria* » (K. Menzel, dans *Die Trierer Ada-Handschrift*, p. 4).

L'ordonnance de Charlemagne, concernant les livres, a trait surtout à l'amélioration du texte des livres ecclésiastiques : le 23 Mars 789 il donnait une *Admonitio generalis*, dans laquelle les ecclésiastiques sont exhortés à donner tous leurs soins pour faire copier correctement les livres saints : *Psalmos, notas, computum, grammaticam per singula monasteria vel episcopia et libros catholicos bene emendate; quia saepe, dum bene aliqui Deum rogare cupiunt, sed per inemendatos libros male rogant. Et pueros*

vestros non sinite eos vel legendo vel scribendo corrumpere; et si opus est evangelium, psalterium et missale scribere, perfectae aetatis homines scribant cum omni diligentia (A. Boretius, *Capitularia regum Francorum*, I, 22, cap. 72, p. 60, dans les *Monumenta Germaniae historica*).

Alcvin, qui longtemps fut l'âme de l'école palatine de Charlemagne, composa un traité sur l'orthographe, il n'y parle pourtant pas de la forme que doivent affecter les lettres. De même dans sa poésie dédiée aux copistes, il ne fait que la recommandation suivante : *Correctosque sibi quaerant studiose libellos, — Tramite quo recto penna volantis eat. — Per cola distinguant proprios et commata sensus, — Et punctos ponant ordine quosque suo, — Ne vel falsa legat taceat vel forte repente — Ante pios fratres lector in ecclesia.*

Reproductions et littérature. I. Delisle en de nombreux travaux a traité des écoles calligraphiques de l'époque carolingienne et de beaucoup de manuscrits séparément; citons : *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IX^e siècle*, Paris 1885 (*Extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 32); *Mémoires sur d'anciens Sacramentaires* (ibid., t. 31); *L'Evangélaire de Saint-Vaast d'Arras et la calligraphie franco-saxonne du IX^e siècle*, Paris 1888. — Sur l'origine et les premiers développements de la minuscule carolingienne voir K. Menzel dans *Die Trierer Ada-Handschrift*, Leipzig 1889, p. 3; Th. Sickel, *Prolegomena zum Liber diurnus*, p. 18 (tiré à part des *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Wien*, section phil.-hist., vol. 117, Vienne 1889); Sickel émet ici l'opinion qu'il faut vraisemblablement rechercher à Rome l'origine de la minuscule; voir au contraire Traube dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie*, 1891, Munich 1892, p. 428, et dans *Neues Archiv*, 27, 1902, p. 281. — C'est surtout dans le grand ouvrage déjà cité de A. Chroust, *Monumenta palaeographica*, Munich 1890—1906, que l'on se renseignera le mieux sur le caractère de la minuscule dans les écoles calligraphiques allemandes. — Sur les manuscrits en minuscule du IX^e siècle en Italie voir V. Lazzarini, *Il codice Antoniano 182*, Padoue 1903; C. Cipolla, *L'antica biblioteca Novalesiana e il frammento di un codice delle omelie di S. Cesario*, Turin 1894 (*Estratto dalle Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, série II, tom. 44); V. Federici, *La „Regula pastoralis“ di S. Gregorio Magno nell' Archivio di S. Maria Maggiore (Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde*, 15, 1901, p. 12). — Sur la minuscule en Espagne voir J. Muñoz y Rivero, *Manual de paleografía diplomática española de los siglos XII al XVII*, 2^o éd., Madrid 1890. — Sur la minuscule en Angleterre voir Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, p. 267. — E. Hildebrand, *Svenska skriftprob från Erik tid till Gustav III.* donne des échantillons d'écriture d'après les documents et les manuscrits de Suède de 1135—1520. Kr. Kalund nous présente des spécimens d'écritures d'après les documents et manuscrits du Danemark du XII^e—XVI^e siècle : *Palaeografisk Atlas*, Copenhague 1905.

D. La minuscule gothique.

Pl. 86. 89. 92—113. 115a.

Contrairement à la minuscule carolingienne, caractérisée par les formes rondes et larges, la minuscule gothique se distingue par les formes pointues et anguleuses des lettres; de plus ses lettres sont plus hautes que larges, elles sont plus serrées et plus étroitement liées entre elles; la distinction entre les traits forts et les déliés est plus apparente. Cette écriture se développa peu à peu et insensiblement à l'époque précisément où, en architecture, l'arc rond fit place à l'ogive. La tendance vers les formes pointues qui se manifesta déjà chez quelques scribes du XI^e siècle, s'accusa toujours de plus en plus dans le cours du XII^e siècle, en particulier à partir du milieu de ce siècle. A la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle nous voyons déjà beaucoup de scribes adhérer méthodiquement à cette manière d'écrire : ils brisent tous les traits ronds des lettres. Bientôt les scribes, dans certains manuscrits, font une double brisure des traits au lieu d'une. Cette double brisure apparaît déjà à la fin du XII^e siècle, ce n'est que plus tard pourtant qu'elle se fit plus complète, en particulier dans les Missels et les autres livres liturgiques; de là le nom d'écriture de Missel; les Allemands lui donnent aussi le nom de «Textur» (parce qu'elle ressemble à un tissu); les Français l'appellent *lettre de forme* (pl. 101. 104. 111). De cette écriture sortit plus tard l'écriture plus simple, communément adoptée par les imprimeurs allemands, qu'on appelle «Fraktur» (pl. 101. 104. 106. 111).

La cursive gothique. Dans la minuscule gothique, on distingue de nouveau la cursive de l'écriture de manuscrits (comme dans l'écriture des Romains). La cursive gothique se développa au cours du XIII^e siècle; comme autrefois la cursive romaine, elle a les traits couramment écrits et les lettres étroitement liées. Pour lier les lettres on se servait des coups de plume et des lignes de fuite, que l'on prolongeait et multipliait. C'est alors qu'on commença à écrire beaucoup de lettres, voire même des mots entiers, d'un seul coup, sans lever la plume. — Ce qu'il y a surtout de caractéristique dans cette cursive c'est la forme des lettres

longues. On cherchait à les pourvoir toutes de lignes de liaison et au lieu de hastes droites on leur donnait des boucles ou des lacets (pl. 92. 96. 97a. 97b. 99). C'est l'origine des boucles dont on se sert aujourd'hui encore communément dans l'écriture allemande courante et aussi dans beaucoup de lettres de l'écriture latine courante. Nous voyons une forme intermédiaire entre ces boucles et les hastes droites d'autrefois dans les hastes courbées, que l'on rencontre souvent dans les écritures du XII^e et XIII^e siècle (pl. 78b. 94a. 99. 103). — Dans cette cursive les lettres **m**, **n**, **u** subirent un grand changement au XIV^e siècle. Les jambages de **m** et de **n** étaient auparavant reliés en haut par une courbe arrondie comme les jambages de l'**u** l'étaient en bas; maintenant on les unit par des traits droits déliés, tracés en diagonale de bas en haut. Par conséquent on ne pouvait plus distinguer ces lettres les unes des autres et finalement il devint nécessaire d'ajouter à l'**u** un crochet pour le distinguer de l'**n**. (Pl. 100a. 100b. 105a. 105b. 107b. 113b. 118b; comparer les **m**, **n**, **u** allemands d'aujourd'hui avec les **m**, **n**, **u** latins.) — La forte brisure des lettres, caractéristique de l'écriture gothique de manuscrits, était moins propre à une écriture légère et rapide, c'est pourquoi la cursive gothique conserva toujours beaucoup de formes rondes.

Il existe entre l'écriture des Missels, anguleuse et soignée, et l'écriture cursive de nombreuses variétés d'écriture gothique : la brisure est tantôt plus et tantôt moins accentuée; les lettres sont tantôt plus et tantôt moins tracées couramment; l'écriture en est tantôt plus soignée et tantôt plus négligée. Une forme de l'écriture donc se rapproche davantage de l'écriture des Missels, une autre de la cursive. (Pl. 96b. 97. 103. 105 etc.)

Le XIII^e siècle marque l'apogée de l'écriture gothique. A cette époque les lettres, d'ordinaire, sont belles et bien formées, les formes pointues ne sont pas exagérées, les lettres ne sont point trop serrées les unes contre les autres, le nombre des abréviations est modéré, les signes d'abréviation sont nets de forme. Au cours du XIV^e et XV^e siècle

le plus souvent les lettres deviennent plus pointues et plus serrées, assez souvent l'écriture est négligée et irrégulière, souvent il est impossible de distinguer certaines lettres, telles que **c**, **e**, **t**, de plus **n** et **u**, **b** et **v**; la forme générale des lettres devient plus raide, les abréviations augmentent et leurs signes ont souvent des formes indistinctes. Ce qui contribua à gêner ainsi l'écriture, ce fut l'usage du papier, qui (encore une rareté au XIII^e siècle) fut employé pour les livres (pas pour les documents) de plus en plus au XIV^e et XV^e siècle.

C'est dans le nord de la France que la minuscule gothique semble s'être développée tout d'abord. A la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle elle s'étendit à tous les pays occidentaux, et l'on peut dire qu'elle devint prédominante au XIII^e et XIV^e et au commencement du XV^e siècle. Mais de même que l'architecture gothique eut dans chaque contrée certains caractères particuliers, de même l'écriture gothique reçut partout une empreinte nationale. Au XV^e siècle les humanistes revinrent à l'écriture carolingienne, et ce sont eux qui donnèrent à l'écriture pointue (comme d'ailleurs au style ogival) le nom de gothique, c'est-à-dire de barbare. Ce terme n'implique bien entendu aucune relation avec les anciens Goths.

L'écriture des diplômes royaux suivit le développement de l'écriture de manuscrits. Au cours du XIII^e siècle elle perdit les caractères spéciaux qui la distinguaient dans les siècles antérieurs : les grandes hastes supérieures et inférieures, l'ornementation des traits de la fin, les signes d'abréviation en forme de nœud, les lettres allongées. Par là elle se rapprochait de l'écriture de manuscrits, tout en conservant un tracé plus libre et des traits plus ondulés. Il y a certains diplômes royaux qui sont tout à fait rédigés en cursive, d'autre part beaucoup de diplômes royaux imitent l'écriture de manuscrits (pl. 96. 107a).

L'écriture des bulles papales suivit aussi en général le développement de l'écriture de manuscrits. Pourtant à Rome, comme d'ailleurs en Italie, on conserva plus longtemps les formes rondes de l'ancien temps. Au XIII^e siècle, la minuscule papale est très régulière, élégante, bien proportionnée, d'un tracé léger, avec des hastes supérieures et inférieures légèrement ondulées. C'est dans les privilèges solennels qu'elle atteint son plus haut degré de beauté. — Au XII^e siècle, on commençait à donner aux bulles papales des formes particulières selon que le sceau de la bulle se trouvait fixé par un cordon de «soie» ou de «chanvre». (Pl. 88. 91. 94; voir Paul Maria Baumgarten, *Die Entwicklung der neuzeitlichen Bullenschrift*, dans *Römische Quartalschrift*, 1909, p. 16.)

Pour les chartes privées on emploie d'ordinaire soit la cursive gothique, soit une forme se rapprochant plus ou moins de l'écriture de manuscrits (pl. 89. 93. 99. 100. 108).

Lettres isolées.

a est en premier lieu oncial, mais cet **a** oncial prit bientôt une forme caractéristique : dans la seconde moitié du XIII^e siècle certains copistes commencent à faire retomber le trait de droite qui passe au-dessus de la panse de gauche, jusqu'à ce qu'il touche cette panse, de sorte que **a** reçoit une seconde panse superposée à l'inférieure; au XIV^e siècle cet **a** à double panse devient de plus en plus fréquent, au point qu'on dit qu'il est caractéristique pour ce siècle. (Pl. 96a. 96b. 97a. 97b. 98. 100. 104; à noter que déjà dans le privilège pontifical de 1234, pl. 91, on trouve des exemples isolés de cette forme de l'**a**.) Souvent on trouve une autre forme de l'**a** oncial : le trait de droite est tellement allongé en haut, que sa forme se rapproche de celle du **d** droit (pl. 89; on rencontre cette forme déjà dans des documents du XI^e et XII^e siècle). En second lieu **a** prend beaucoup plus souvent qu'auparavant la forme simple : le trait de droite ne dépasse pas en haut la panse de gauche, et cette panse monte fort haut; cette forme est particulièrement employée dans certaines liaisons, par exemple dans **ra** et **ta**, et dans la cursive, et dans les écritures qui se rapprochent de la cursive, de sorte qu'on peut l'appeler la forme cursive de l'**a** gothique (pl. 89. 99. 100a. 103. 107a. 107b). Enfin, dans certains manuscrits du XV^e siècle **a** revêt encore une troisième forme caractéristique (voir pl. 113a. 115a).

Très souvent **c** est susceptible d'être confondu avec **e** et **t**; il

se distingue d'ordinaire de l'**e** en ce que son crochet commence en haut à angle droit, tandis que le crochet de l'**e** forme un angle aigu et est oblique (pl. 106. 107b); il se distingue souvent de **t** en ce que son crochet se trouve en haut, tandis que celui de **t** se trouve plus bas que la pointe de la haste (pl. 108. 110a). A partir du XIII^e siècle **c** est toujours de plus en plus employé à la place de **t**, là où **t** a le son de **z**, par exemple dans les finales **tia** et **tio** (pl. 96b). Au XIV^e siècle **c**, en beaucoup de manuscrits, perd sa courbe inférieure, et sa haste tombe tout droit; c'est de cette forme qu'est issue plus tard la forme du **c** de l'écriture allemande courante, et qui ressemble à l'**i** (pl. 113a. 113b).

Le **d** rond au XIII^e siècle a toujours de plus en plus la préférence, le **d** droit disparaît complètement de beaucoup de manuscrits. Spécialement dans les textes italiens, français et allemands le **d** droit n'est plus employé que rarement; en beaucoup de manuscrits d'Italie et de France on observe la règle suivante : «Devant les lettres rondes **a**, **e**, **o** et l'**r** rond on emploie le **d** rond, devant l'**i**, **u**, **n** (**m**, **r**), qui ont des lignes verticales, on emploie le **d** droit.» (Voir W. Meyer, *Die Buchstaben-Verbindungen* etc., p. 17; voir plus haut p. X). La forme du **d** rond se modifie notablement dans la cursive gothique : d'abord la hampe se trouve en haut recourbée vers la droite; puis elle se trouve fort prolongée en bas, de façon à former une boucle; dès lors on change la manière d'écrire le **d** et on forme sa boucle d'après le même procédé que nous employons aujourd'hui encore dans l'écriture courante : on regarde le trait extérieur qui est secondaire comme trait principal et on forme la boucle à l'intérieur de la lettre (pl. 92. 96. 100).

Dans la cursive gothique **e** prend souvent au lieu de l'œil un simple crochet ou un trait oblique; plus tard ce crochet est souvent séparé du trait principal (pl. 95. 107b. 110a. 110b). Là où antérieurement dans les textes latins on avait **ae**, **oe** ou **e** cédillé, dans l'écriture gothique on n'a d'ordinaire qu'un simple **e**.

La queue du **g** est souvent faite (comme déjà à la fin du XII^e siècle) d'une grande ligne ondulée; elle est tantôt ouverte, tantôt fermée; souvent elle est fermée par un trait spécial oblique ou par une coulée. (Pl. 96a. 96b. 97b.)

La panse de l'**h** de plus en plus est prolongée au-dessous de la ligne. A la fin du XIII^e siècle, dans la cursive, souvent la haste de **h** a une boucle comme **b** et **l**. (Pl. 93. 96. 97a. 97b. 100a.)

L'**i** double a d'ordinaire deux traits diacritiques. Au commencement du XIII^e siècle, le trait diacritique sur l'**i** isolé est encore rare, mais dans le cours du siècle il devient de plus en plus fréquent; en beaucoup de manuscrits on le trouve placé sans règle tantôt ici, tantôt là, dans d'autres on le rencontre surtout là où **i** est accompagné de **m**, **n**, **u**. Vers le milieu du XIV^e siècle, on commence à mettre parfois un point sur l'**i**, au lieu du trait; vers la fin du XIV^e et au XV^e siècle on préfère de plus en plus le point (le premier exemple fourni par nos planches se retrouve dans un manuscrit de 1339 : voir pl. 104). L'usage de la minuscule carolingienne de prolonger, en beaucoup de cas, l'**i** au-dessous de la ligne de base, est conservé dans l'écriture gothique. On prolonge spécialement le second **i** dans l'**i** double et l'**i** au commencement et à la fin des mots. (Pl. 93. 113b.)

Le trait final de l'**m** et de l'**n** à la fin du mot est souvent prolongé au-dessous de la ligne (pl. 92. 97b). Plus tard **m** est souvent remplacé par un trait ondulé (pl. 101. 109a).

Pour marquer la modification de la voyelle radicale dans **ō** dans les mots allemands on met un petit **e** sur l'**o** ou deux traits obliques ou un simple point ou un trait (pl. 100a. 107a. 110a. 111). — Un manuscrit anglo-normand de la fin du XII^e siècle porte régulièrement pour **oe** et **eo** un **o** coupé d'un trait oblique (L. Delisle, *Notice sur un psautier latin-français du XII^e siècle*, dans *Notices et extraits des manuscrits* etc., t. XXXIV, 1891). Une forme semblable pour **oe** se trouve déjà, à maintes reprises dans l'écriture anglo-saxonne d'Aelfric; elle est aussi en usage dans les langues du nord et se retrouve aussi vers le milieu du XIV^e siècle dans des livres de la basse Allemagne (Wattenbach, *Anleitung*, p. 105).

p a souvent en bas un trait d'ornement (pl. 99. 104).

L'écriture gothique a deux formes de **r** : l'**r** droit et l'**r** rond. L'**r** droit la plupart du temps est petit, souvent pourtant il descend au-dessous de la ligne (pl. 96b. 97a); il a trois formes principales : 1. la hampe verticale est simple et droite et l'épaule prend en haut, à angle aigu (pl. 101); 2. la hampe semble divisée en deux : elle est munie d'un trait latéral, prenant en bas sur la ligne et se dirigeant obliquement vers le haut et servant de liaison avec l'épaule; il semble que ce soit là le point de départ de l'évolution qui plus tard devait conduire à l'**r** avec double trait vertical, qu'on a aujourd'hui dans l'écriture gothique allemande; souvent l'épaule de l'**r** est supprimée, on a seulement le trait latéral oblique; cette forme se retrouve en particulier dans la cursive (pl. 96a. 100a. 100b); 3. la hampe, à la base, est fortement recourbée vers la droite (pl. 89. 91. 93. 115a). — L'**r** rond n'est autre chose que l'**r** dans l'ancienne ligature *or*. Avec le temps il devint une lettre indépendante. De même cet **r** a des formes variées: le plus souvent on a l'ancienne forme, où la partie supérieure de l'**r** est formée d'une petite courbe, ouverte à gauche, et à la base de laquelle adhère un trait horizontal ou oblique; fréquemment pourtant il ressemble au **z** bref d'aujourd'hui de notre écriture latine; en effet, souvent aussi bien en haut qu'en bas il a un trait horizontal. (Pl. 101. 113a. 113b. 115a.)

Au XIII^e siècle l'**s** rond est toujours de plus en plus employé à la fin des mots, mais on rencontre encore toujours l'**s** long. Au commencement et dans le corps des mots **s** rond est d'abord rare; ce n'est que plus tard qu'il devient plus fréquent. Sa forme subit de grandes transformations : au commencement il a la même forme que notre **s** moderne de l'impression latine, il est donc ouvert en haut et en bas; puis il devient fermé en haut ou en bas ou des deux côtés à la fois; c'est pour cela qu'il affecte souvent la forme du chiffre arabe 8 (pl. 96b. 108); en beaucoup de manuscrits il a la forme d'un **B** majuscule latin (pl. 107a). Souvent déjà sa forme se rapproche de l'**s** final dans la gothique courante moderne (pl. 92. 96). Parfois aussi on rencontre un **s** rond, étiré (pl. 101. 109a).

La haste du **t** coupe la barre plus souvent qu'auparavant et la dépasse un peu. Il est souvent difficile de distinguer **t** de **c**, la barre étant placée tout à fait ou en majeure partie sur le côté droit de la haste. Souvent la haste du **t**, en bas, descend tout droit et n'a pas de courbe. (Pl. 100a. 112.) Dans la liaison **tt**, le premier **t** en beaucoup de manuscrits, a la forme de **c**, surtout dans les manuscrits italiens. (Pl. 100b, ligne 3. 103. 105. 107b. 113a.)

Pour **u** et **v** le plus souvent encore on a la forme ronde, rarement la forme pointue; cependant vers la fin du XIII^e siècle l'usage devient de plus en plus fréquent de mettre le **v** pointu au commencement des mots, l'**u** rond au milieu et à la fin, mais toujours sans distinction de son (pl. 96a. 96b. 100a. 104. 107a). Dans la cursive le **v** pointu est ordinairement arrondi vers la base (pl. 100a. 108). Plus tard, **v** a une forme plus grande avec un long trait initial; ce trait souvent forme une boucle; il faut pour cela avoir soin de ne point confondre **v** avec **b** (pl. 100. 108. 110a). — Pour distinguer **u** de **n** quelques scribes commencent vers la fin du moyen âge à placer au-dessus de l'**u** un crochet (voir pl. 118b). — Pour marquer la modification de la voyelle radicale dans **û** dans les textes allemands on place un petit **e** au-dessus de l'**u**, ou deux traits ou deux points, dont la forme rappelle souvent encore et clairement son origine de l'**e**; souvent aussi on mettait un trait ou un simple point au-dessus de l'**u**. (Pl. 107a. 110a. 111.)

Souvent aussi **w** a les traits initials allongés, comme **v**; on risque alors facilement de le confondre avec **ll** ou **lb** (pl. 113b, ligne 26).

y dans les textes anglais et français est mis très souvent pour **i**, en particulier dans les diphtongues et au commencement des mots. De même dans les textes allemands, à partir du XIV^e siècle, **y** est employé de plus en plus. (Pl. 107a. 111. 113b.)

z, dans l'ancienne écriture gothique, a d'ordinaire une queue (pl. 107a. 110a). On remarquera la forme du **z** dans le Codex de Dante, pl. 103 : d'après Wattenbach cette forme se retrouve particulièrement en France et en Italie; c'est de cette forme qu'est sorti le **ç** français (**c** cédillé), qui s'est détaché de **z** (*Anleitung*, p. 66). Cette forme se trouve déjà dans la bulle d'Innocent III. pl. 88.

Les lettres majuscules, dans l'écriture gothique, se rencontrent plus souvent qu'auparavant non seulement au commencement des phrases et dans les noms propres, mais aussi pour signaler les mots importants, et souvent sans règle aucune, en particulier au XIV^e et XV^e siècle, pour toute espèce de mots. On rencontre souvent des lettres de demi-grandeur dont la forme ne permet pas de reconnaître si elles représentent des majuscules ou des minuscules. Les majuscules sont toujours de plus en plus ornées et renforcées, avec des doubles traits et des entre-lacs de toutes sortes. Souvent les majuscules sont formées de petites lettres agrandies et ornées. (Pl. 89. 96a. 96b. 100a. 108.)

Abréviations. Dans la minuscule gothique on fait un bien plus grand usage des anciennes méthodes d'abréviation que dans la minuscule carolingienne. Les signes d'abréviation au XIII^e et au commencement du XIV^e siècle sont formés avec soin et netteté, plus tard au contraire ils sont souvent négligés et à cause de cela difficiles à déchiffrer. Pour ne pas avoir à lever la plume, souvent à la fin du XIII^e siècle et à l'époque suivante on relie le signe d'abréviation avec la lettre finale ou avec une autre lettre du mot, ce qui amène souvent une grande transformation du signe. (Pl. 96b. 97a. 97b. 100a. 107b. 108.) — Dans l'autographe de S. Thomas d'Aquin pl. 95 et dans le traité théologique pl. 98 les mots qui se répètent souvent sont abrégés de telle façon que seule la première lettre est écrite, ayant à sa droite et en haut la dernière lettre suscrite, ou bien plusieurs lettres initiales et finales sont écrites de cette façon. Cette méthode d'abréviation, plus tard, est communément adoptée. (Pl. 100b. 110b.) — Au XIV^e siècle l'usage se répandit de plus en plus de remplacer certaines finales par un trait vertical ou oblique; souvent ce trait forme une boucle. (Pl. 92. 100b. 107b. 108. 110b.) — (Sur les abréviations dans l'écriture gothique voir ci-dessous le chapitre sur les abréviations du moyen âge.)

Ligatures. La minuscule gothique est aussi caractérisée par ses nombreuses liaisons de boucles. Ces ligatures (que nous avons appris à connaître tout d'abord dans l'écriture lombardique : voir p. X) se rencontrent déjà dans la minuscule carolingienne du XII^e siècle (voir p. XIX), mais ce n'est qu'au XIII^e siècle qu'elles devinrent d'un emploi plus commun. On suit la règle déjà mentionnée p. X : « Lorsqu'une lettre se termine par un trait rond (comme **o**) et que la lettre suivante commence par un trait rond (comme **o**), ces deux traits ronds ne sont pas séparés, mais au contraire sont écrits l'un dans l'autre. » Ainsi se trouvait créé un moyen d'unir les lettres rondes qui jusqu'alors avaient été inabordables. Souvent aussi des lettres rondes sont écrites dans des lettres droites. (Pl. 89. 93. 98. 101.) — La minuscule gothique se distingue aussi par le fréquent emploi de la ligature des lettres avec l'**r** rond. Tandis qu'auparavant on ne mettait l'**r** rond qu'après **o**, on l'écrivait souvent maintenant après d'autres lettres, finissant avec un trait rond, par exemple après **b**, **d**, **g**, **h**, **p**, **v**, et enfin, ainsi qu'on l'a dit plus haut, on traite l'**r** comme une lettre indépendante, qui peut être employée partout. (Pl. 96b. 98. 99. 113a. 113b. Voir W. Meyer, *Die Buchstaben-Verbindungen der sogenannten gotischen Schrift*, p. 6. 7. 19.)

Des anciennes ligatures on trouve toujours celle de *st*. Celle de *ct* est plus rare; comme vestige de l'ancienne ligature, **t** conserve en beaucoup de manuscrits une haste allongée (pl. 93. 96b. 100a). De même la ligature **&** devient rare, on lui préfère la note tironienne pour *et*. On rencontre encore quelquefois les ligatures *be* et *de*, dans lesquelles **e** se trouve inscrit en haut de la haste de **b** ou **d**. (Pl. 89; voir p. XIX, col. II, en haut.)

Séparation des mots et des phrases. La séparation des mots est en général faite d'une façon régulière, pourtant il y a encore des manuscrits dans lesquels les prépositions et d'autres petits mots sont quelquefois unis au mot suivant (pl. 93. 95. 103). Comme signe de ponctuation on a, d'ordinaire, pour la grande pause un point (et la phrase suivante commence par une majuscule), pour la petite pause un point avec un trait oblique suscrit (notre signe d'exclamation) ou un simple trait oblique. Souvent aussi un simple point marque la petite pause, mais alors il n'y a pas de grande initiale. Les phrases interrogatives ont le point d'interrogation. A la fin des documents on a souvent d'autres signes de ponctuation. (Pl. 91. 92. 96a. 101. 103b.) —

Au XV^e siècle souvent pour la pause moyenne (et aussi pour la petite pause) on a un double point; cet usage se retrouve dans la première bible de Gutenberg, et il s'est conservé jusqu'à nos jours dans les Missels et les Bréviaires. — Avec le temps les signes des paragraphes prirent la forme d'un grand C. C'est de plus en plus l'habitude au XIII^e siècle de mettre des initiales coloriées alternativement en rouge et en bleu. (Pl. 93. 95. 98. 102. 111.)

Traits d'union. Au XIV^e siècle, parfois au lieu d'un simple trait d'union on a un trait double, ce qui se présente plus souvent au XV^e siècle. Ces traits d'union en beaucoup de manuscrits font défaut. (Pl. 108. 113b.)

L'ornementation des manuscrits atteint au XIV^e et XV^e siècle son plus haut degré de splendeur (voir les ouvrages sur l'histoire de l'art).

L. Bethmann, en faisant la description des manuscrits du monastère du Mont Saint-Michel, en Normandie, parle ainsi de l'écriture gothique dans le nord de la France : « Ici la forme de l'écriture est en avance sur tout le reste de l'Europe, au moins d'un demi-siècle. A voir le manuscrit de Sigebert et le cartulaire ainsi que les autres manuscrits du même temps, sans hésiter, on les attribuerait au XIII^e siècle; la forme brisée des lettres et les initiales frisées (avec les dessins dentelés des marges et les nuances au lieu des beaux traits dilatés d'autrefois) — tout accuse le XIII^e siècle, et pourtant ils appartiennent, les dates en font foi, au XII^e siècle. Il est intéressant à noter que le même développement s'observe

aussi en architecture; en effet, à ce moment précis le gothique est déjà dans son plus bel épanouissement, tandis qu'en dehors de la Normandie il n'apparaîtra que beaucoup plus tard. J'ai très souvent noté cette analogie dans le développement de l'écriture et de l'architecture; dans l'histoire de cette dernière on a encore trop peu tenu compte des manuscrits, dont on pourrait encore tirer grand profit. » (*Reise durch die Niederlande, Belgien und Frankreich*, dans l'*Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde*, 8, p. 69.)

De nombreuses reproductions d'écriture gothique se trouvent dans les collections de planches, signalées p. II. Nous signalons encore W. Schum, *Exempla codicum Amploniarorum Erfurtensium saeculi IX—XV*, Berlin 1892; Reusens, *Éléments de Paléographie*, Louvain 1899; J. Flammermont, *Album paléographique du nord de la France*, Lille 1896; O. Posse, *Die Lehre von den Privaturkunden*, Leipzig 1887; R. Thommen, *Schriftproben aus Handschriften des XIV.—XVI. Jahrhunderts*, Bâle 1888; Piscicelli-Taeggi, *Paleografia artistica di Montecassino*, Montecassino 1876—1882 (comprenant un mémoire sur la *scrittura gotica corale*).

Sur l'ornementation des manuscrits gothiques voir entre autres H. N. Humphreys, *The Illuminated Books of the Middle Ages* etc., Londres 1849; Kobell, *Kunstvolle Miniaturen und Initialen aus Handschriften des 4. bis 16. Jahrhunderts*; A. Lecoy de la Marche, *Les manuscrits et la miniature*, Paris, nouvelle édition; W. Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, dans le chapitre : *Malerei*; H. Janitschek, *Geschichte der deutschen Malerei*, dans le chapitre : *Herrschaft und Blüte des nationalen Stils im Mittelalter*; Henry Martin, *Les miniaturistes français*, Paris 1906; G. Vitzthum, *Die Pariser Miniaturmalerei von der Zeit des hl. Ludwig bis zu Philipp von Valois*, Leipzig 1907. Beaucoup d'autres ouvrages sont cités par Gabriel Meier, *Die Fortschritte der Paläographie* etc. (dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 17, 1900) dans le chapitre : *Miniaturen*, p. 258, et par A. Hortschansky, *Bibliographie des Bibliotheks- und Buchwesens*, Leipzig, depuis 1904.

E. L'écriture humanistique et la gothique moderne.

A partir du XV^e siècle, on distingue dans l'Europe occidentale deux groupes d'écriture : l'écriture humanistique, ronde, fondée sur

l'ancienne minuscule carolingienne, et l'écriture gothique, pointue, issue de la minuscule gothique du moyen âge.

1. L'écriture humanistique.

Au XIV^e et XV^e siècle, à l'époque de la renaissance des études classiques en Italie, on commença à prêter une plus grande attention aux écritures dans lesquelles les œuvres des classiques latins avaient été conservées et quelques humanistes commencèrent à imiter, en copiant les anciens manuscrits, la minuscule carolingienne, ronde. C'est ainsi que cette minuscule fut de nouveau connue et mise en honneur. De plus en plus elle fut en faveur, on commença de s'en servir pour des écrits de tous genres, on l'enseigna dans les écoles, la chancellerie pontificale l'adopta pour ses brefs et elle ne tarda pas à être généralement imitée en Italie. On l'appella *littera antiqua horum temporum*, en italien *lettera antica nuova* ou simplement *antica*. D'autres noms lui furent aussi donnés : *rotonda*, *tonda*, et aussi *romana* (parce qu'on croyait que c'était l'écriture des anciens Romains). Les imprimeurs la désignent d'ordinaire du nom d'écriture *antiqua*, les paléographes préfèrent le nom d'écriture humanistique ou d'écriture de la renaissance. Ce retour à l'écriture ronde, en Italie, fut facilité par ce fait que même à l'époque de la prépondérance du gothique, les lettres avaient conservé une certaine rondeur. De même que le style gothique, l'écriture pointue fut alors appelée « gothique », c'est-à-dire barbare (voir plus haut, p. XXI, col. I, en haut).

Comme on le sait, le centre des études humanistiques au XIV^e et XV^e siècle fut Florence; c'est là aussi, à notre connaissance, que dans la première moitié du XV^e siècle, se retrouvent les exemples les plus anciens de l'écriture humanistique. Parmi les premiers savants qui en firent usage, citons les humanistes Niccolò Niccoli (1364—1437), Francesco Poggio Bracciolini (1380—1459) et Ambrogio Traversari (1386—1439).

En 1465 Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, qui avaient établi dans le monastère de Subiaco la première imprimerie italienne, intro-

duisirent l'écriture humanistique aussi dans l'impression. Cet exemple fut suivi par Nicolas Jenson à Venise (1470—1481) et par d'autres imprimeurs en Italie. C'est précisément sous forme de caractères d'imprimerie que cette écriture dès lors se repandit en Europe. En France, elle supplanta toutes les autres écritures d'impression vers le milieu du XVI^e siècle, dans les Pays-Bas et en Angleterre vers la fin du XVI^e siècle, en Suède, Norvège et Danemark dans le cours du XIX^e siècle. En Allemagne, pendant longtemps, elle ne fut employée que pour les livres en langue étrangère, maintenant pourtant on l'emploie pour les ouvrages de tous genres; elle a la préférence dans les ouvrages proprement scientifiques, il n'y a que dans la belle littérature, dans les écrits populaires, dans les livres d'enseignement et de prières et dans les journaux que l'écriture gothique est encore employée.

Dans l'écriture humanistique on peut distinguer trois groupes : a) l'écriture humanistique de livres, b) la cursive humanistique, c) l'écriture italienne de chancellerie.

Parmi les Codices les plus anciens qui soient datés et en écriture humanistique, citons : le Valerius Flaccus de la Laurentiana, à Florence, écrit en 1429 (Vitelli e Paoli, *Collezione Fiorentina*, pl. 48); l'Épître de Justin de l'Histoire de Trogus Pompeius, au British Museum, écrit en 1433; le Cicéron du British Museum, écrit en 1444 (*Palaeographical Society*, I, pl. 252, et II, pl. 97). — Ambrogio Traversari (appelé aussi Ambrosius Camaldulensis) invitait son frère, en ces termes, à chercher à imiter la belle écriture des anciens manuscrits : *Nec illud quidem te admonere desistam, uti non negligas manum librariam quam optimam atque perquam celerem ac fidelissimam tibi comparare, studeasque priscam illam in scribendo imitari puritatem ac suavitatem. Quod tunc adsequere facilius, si ex emendatissimo antiquoque codice quidpiam tibi transcribendum deligas totoque annisu ad unguem exemplar imitari* (sic). Voir Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, p. 270, extrait des *Ambrosii Traversarii epistolae*, ed. Mehus, p. 1010. — La première école calligraphique de Florence, où l'on cultiva l'écriture humanistique, fut fondée par Niccolò Niccoli, cité plus haut, grand collectionneur de livres et à qui la Laurentiana doit ses plus anciens manuscrits (voir la lettre du Préfet de la Laurentiana, N. Anziani, dans L. Delisle, *Mémoire sur l'École de Tours*, p. 6).

a) L'écriture humanistique de livres.

Pl. 114. 115b. 124c.

Ce furent surtout les manuscrits du XI^e et XII^e siècle qui servirent de types à l'écriture humanistique de livres. Beaucoup d'humanistes imitèrent cette ancienne écriture avec une telle exactitude et une telle perfection qu'il est difficile de distinguer leurs manuscrits des Codices carolingiens. La plupart des copistes pourtant conservèrent certaines

formes de lettres et certaines habitudes, qui s'étaient communément implantées dans la minuscule gothique, par exemple, le point sur l'i, l'r rond (à côté de l'r droit), l's rond, le t allongé, la forme pointue du v au commencement des mots. C'est à ces particularités et à d'autres, comme aussi au trait général de l'écriture et à la différence du parchemin que l'on distingue facilement les manuscrits humanistiques.